

ACTION RESEARCH•

LA RECHERCHE-ACTION

LA RICERCA-INTERVENTO

ROBERTO ALBANO

UNIVERSITÀ DI TORINO

Abstract

After an historical overview on the reflection about the relationship between researcher and “research object” in action research, the paper proposes a typology, based on the different epistemological views, to interpret the different methodological proposals.

Keywords

Action Research, Methodology of Social Research, Organizational Action, Organizational Epistemology, Work Analysis.

• The Italian version of this text, with some minor variations, appeared first in the book edited by Tommaso M. Fabbri, *L'organizzazione: concetti e metodi*: 285-310, Roma: Carocci, 2010.

Action Research / La recherche-action / La ricerca-intervento. Albano Roberto. Bologna: TAO Digital Library, 2012.

Proprietà letteraria riservata
© Copyright 2012 degli autori
Tutti i diritti riservati

ISBN: 978-88-906740-4-4



The TAO Digital Library is part of the activities of the Research Programs based on the Theory of Organizational Action proposed by Bruno Maggi, a theory of the regulation of social action that conceives organization as a process of actions and decisions. Its research approach proposes: a view on organizational change in enterprises and in work processes; an action on relationships between work and well-being; the analysis and the transformation of the social-action processes, centered on the subject; a focus on learning processes.

TAO Digital Library welcomes disciplinary and multi- or inter-disciplinary contributions related to the theoretical framework and the activities of the TAO Research Programs:

- Innovative papers presenting theoretical or empirical analysis, selected after a double peer review process;
- Contributions of particular relevance in the field which are already published but not easily available to the scientific community.

The submitted contributions may share or not the theoretical perspective proposed by the Theory of Organizational Action, however they should refer to this theory in the discussion.

EDITORIAL STAFF

Editor: Bruno Maggi

Co-editors: Roberto Albano, Francesco M. Barbini, Giovanni Masino, Giovanni Rulli

International Scientific Committee:

Jean-Marie Barbier	CNAM, Paris	Science of the Education
Vittorio Capecchi	Università di Bologna	Methodology of the Social Sciences
Yves Clot	CNAM Paris	Psychology of Work
Renato Di Ruzza	Université de Provence	Economics
Daniel Faïta	Université de Provence	Language Science
Vincenzo Ferrari	Università degli Studi di Milano	Sociology of Law
Armand Hatchuel	Ecole des Mines Paris	Management
Luigi Montuschi	Università di Bologna	Labour Law
Roberto Scazzieri	Università di Bologna	Economics
Laerte Sznclwar	Universidade de São Paulo	Ergonomics, Occupational Medicine
Gilbert de Terssac	CNRS Toulouse	Sociology of Work

www.taoprograms.org
dl@taoprograms.org

Publicato nel mese di Giugno 2012
da TAO Digital Library – Bologna

La recherche-action*

Roberto Albano

Università di Torino

Introduction

L'expression « recherche-action » indique des expériences de recherche et des propositions méthodologiques plurielles. Hormis les cas où elle s'est tout simplement révélée être un label commode, et pendant un temps « à la mode », on a parlé de recherche-action lorsqu'on a cherché une méthode impliquant théorie et pratique comme des éléments constituant un processus récursif, contre la « séparation traditionnelle entre recherche (avec ses méthodes) et effets possibles des résultats de la recherche sur une réalité donnée (Capecchi, 2006 : 1). Objectif ambitieux, qui a souvent abouti à des échecs. Le terme n'est pas uniquement propre à la recherche organisationnelle ni même originaire de ce domaine. On le retrouve dans plusieurs champs de la recherche empirique : sociale, psychologique et psycho pédagogique. Le principe de fond, constitué par l'idée que l'on ne peut vraiment connaître une réalité qu'en la modifiant, a été exposé de manière systématique pour la première fois dans les années 1940 par Kurt Lewin et ses collaborateurs du Centre for Group Dynamics, au sein du prestigieux MIT. Dans un texte de 1946, un an avant sa mort, le psychologue allemand, citoyen des Etats Unis depuis 1940, publie sa proposition méthodologique de l'*action research*.

En ce qui concerne la sociologie, dès ses origines, à la fois en Europe et aux Etats Unis, on a discuté sur le lien, nécessaire mais problématique, entre objectifs de connaissance et objectifs de changement. Toutefois, lorsqu'on parle de recherche-action, même en adoptant une définition au sens large comme

* La version italienne de ce texte, avec quelques variations, a été originairement publié dans l'ouvrage dirigé par Tommaso M. Fabbri, *L'organizzazione: concetti e metodi*: 285-310, Roma: Carocci, 2010.

nous allons le faire ici, on se réfère à des expériences de recherche et à des propositions méthodologiques faisant de ce lien un trait indissoluble, niant de ce fait une valeur à la distinction entre recherche pure et recherche appliquée. « Comme Kurt Lewin l'a précisé : '[la recherche-action est composée par] une spirale de passages, chacun formé par un processus cyclique de programmation, action et enquête sur les résultats de l'action. Ce type de recherche ne fonctionne que si une collaboration stricte se réalise entre les différents acteurs impliqués dans le processus de recherche et action » (Capecchi, 2008 : 20). Des expériences de recherche-action, diffusées dans les pays économiquement développés, comme réaction aux formes de recherche sociale très caractérisées par la séparation entre abstraction théorique et intervention sur la réalité, sont aujourd'hui présentes dans le monde entier ; un enracinement particulier s'est produit au cours des dernières années dans les pays de l'Amérique Latine, comme en témoigne le numéro spécial de *l'International Journal of Action Research* en 2005. Parmi les méthodologues de la recherche sociale, un représentant important est Johann Galtung. Après un parcours quantitatif rigoureux, dans la lignée du « langage des variables » mis au point par Paul F. Lazarsfeld, Galtung présente à la fin des années 1960 un programme de « sociologie alternative » qu'il développera pendant la décennie suivante (Galtung, 1977). Parmi les points principaux de cette sociologie alternative il y a la recherche « avec » les personnes, au lieu de celle « sur » les personnes, une communication ouverte entre chercheurs et objet de la recherche, au lieu du questionnaire standardisé, la finalisation de la recherche vers des objectifs de croissance de la démocratie et de la conscience politique.

En Italie, la contribution de sociologie générale la plus systématique sur le rapport entre recherche et intervention sur la réalité sociale est celle de Gian Antonio Gilli ; il dessine un cadre méthodologique, articulé selon les points primordiaux suivant : « a) une *activité cognitive* d'analyse et de réflexion, b) qui se développe *dans la pratique*, c) sur un problème *pratique et réel*, et d) *précède une intervention* sur la réalité » (Gilli, 1971 : 14). Il s'agit d'un cadre auquel il n'attribue aucun label particulier ; l'objectif de l'auteur étant d'indiquer une

méthodologie générale (« Comment on fait recherche » est le titre ambitieux de l'ouvrage), en rupture radicale avec la recherche entendue au sens traditionnel, enseignée dans les universités, qui « souvent ne se développe absolument pas dans la pratique sociale (point b), mais dans les bibliothèques et les instituts ; et encore plus souvent n'a pas pour objet un problème *réel* (point c), et presque jamais se pose, comme objectif concret, une intervention sur la réalité (point d) » (Gilli, 1971 : 14).

Toujours en ce qui concerne la méthodologie de la recherche sociale, Vittorio Capecchi a cru reconnaître dans la recherche-action un « filon méthodologique » dont le caractère spécifique réside dans le fait que « la caractéristique d'intervention que la recherche sociologique peut avoir y est explicité au mieux » (Capecchi, 1985 : 145). Il situe dans ce filon les recherches sur les mouvements sociaux menées par Touraine et ses collaborateurs (1984), et aussi les expériences de « co-recherche » du groupe des *Quaderni Rossi* et celles de recherche « à mobilisation interne » soutenues et réalisées par des secteurs du syndicat avec la collaboration de chercheurs et enseignants engagés politiquement. Ces derniers exemples nous ramènent directement aux études organisationnelles, dont nous nous occupons plus directement ici.

La réflexion sur les rapports entre théorie organisationnelle, recherche et intervention sur les organisations du travail est vaste et concerne la plupart des écoles, des disciplines et des perspectives qui – à différent titre - s'occupent d'organisation. Dans ce domaine, plus que dans d'autres, il y a toujours eu un intérêt particulier vers la recherche appliquée, ayant comme objectif prioritaire l'utilité, à côté de la recherche pure visant en premier lieu la vérité. Le fait que dans le domaine des études organisationnelles on trouve justement un riche ensemble de propositions méthodologiques essayant d'intégrer théorie, recherche et pratique en témoigne : d'une part l'analyse organisationnelle et d'autre part, la conception, le changement et l'évaluation.

Dans une acception plus restreinte, le terme « recherche-action » sert à désigner surtout la méthodologie et les expériences, initiées vers la moitié des années 1940, d'un groupe multidisciplinaire de chercheurs britanniques qui

donneront ensuite naissance au Tavistock Institute for Human Relations de Londres. L'activation de la recherche-action organisationnelle au Royaume Uni est contemporaine de la proposition méthodologique de Lewin ; elle n'est pourtant pas fondée, comme cette dernière, sur le domaine de la psychologie sociale et expérimentale, mais sur celui de la psychanalyse et de la psychiatrie sociale ; ensuite, l'arrière plan biomédical et l'intérêt pour les petits groupes seront élargis aux disciplines sociales et psychologiques et aux systèmes sociaux plus larges. (Susman, Evered, 1978 : 587 ; Butera, 1980 : 48).

En Italie de nombreuses recherches-action, même avec des orientations différentes de celles du Tavistock, ont été menées dans l'industrie pendant les années 1970, en large partie comme des tentatives de réponse à la conflictualité élevée caractérisant les relations professionnelles de l'époque ; des instituts et centres pour la recherche-action (Studio Staff, Rso, etc.) sont nés à peu près dans les mêmes années et dans certains cas dès la fin des années 1960, dont certains sont toujours actifs, surtout comme centres de consultation et de formation. Des institutions et fondations nées successivement sont présentes dans le panorama actuel, mais elles puisent en quelque sorte dans le patrimoine des expériences réalisées dans les années 1970.

Au sens le plus large, le terme « recherche-action » a tendance à se superposer à d'autres indiquant des approches plus ou moins contigus, comme « la « recherche coopérative » en entreprise de Lippit et Lippit (1978), la « recherche participative » de Whyte (1991) qui suit le modèle sociotechnique de l'humanisation des organisations, la « *action science* » de Argyris, Putnam et Smith (1985) qui se situe dans la consultation de processus, l'« *empowerment* » de Rappaport, Swift et Hess (1984) qui s'occupe du développement des capacités individuelles des acteurs, l'« intervention sociologique » de Touraine (1984), le « sociodrame », etc. » (Gobo, 2001 : 21). La liste, qui ne peut pas ignorer l'« analyse stratégique » de Crozier et Friedberg (1977), pourrait être bien plus longue ; une navigation rapide sur le web montre un vaste archipel de centres, littératures, méthodes, dont il est vraiment difficile d'avoir un cadre détaillé et exhaustif (ce qui n'est pas en tout cas l'objectif de ce texte).

Ces brèves et partielles références à l'histoire de la pensée organisationnelle devraient quand même suffire, d'une part, pour montrer que une acception trop restreinte de recherche-action n'est pas justifiable ; d'autre part, pour identifier quelques limites à l'extension de la notion afin d'éviter le risque de faire coïncider la recherche-action avec la recherche appliquée (qui, par ailleurs, qualifie la grande majorité des recherches dans le domaine organisationnel) ou de créer des confusions avec d'autres modalités d'intervention de l'extérieur sur les processus organisationnels, parmi lesquelles notamment les consultations d'experts de plusieurs disciplines (gestionnaires, psychologiques, ergonomiques, etc.).

Selon Grandori (1996 : 8) on peut considérer comme étant une recherche-action celle qui a au moins les trois caractéristiques suivantes :

- un lien étroit entre théorie et pratique, tel qu'il configure une épistémologie de la connaissance à travers la transformation et réciproquement ;
- une approche participative, au sens que pour produire des connaissances capables d'être effectivement incisives dans la pratique organisationnelle il est nécessaire de poursuivre une collaboration active des sujets qui sont l'objet de l'enquête, pour toutes les phases de la recherche, au contraire de la tentative de minimiser leur influence dans le projet de la recherche ;
- une participation élargie à tous les niveaux : à la partie « basse » comme à la partie « haute » de l'organisation ; l'intervention doit concerner la conception entière ainsi que les modalités de gouvernement et de régulation des processus organisationnels.

On peut considérer ces trois propriétés générales comme point de départ pour tracer des frontières. Elles seules ne sont pourtant pas suffisantes, du fait que le lien entre théorie et pratique a été approché, dans l'histoire, selon des postures épistémologiques différentes ; le concept même de « participation » peut être défini de plusieurs manières différentes (cf. par ex. Ceri, 1996), en partie justement en conséquence de la perspective de connaissance sous-jacente. Afin de mettre en lumière les différentes manières d'entendre la recherche-action, il faut donc partir de la théorie de la connaissance et de la méthodologie

des sciences sociales et humaines. Il faut en particulier mettre en débat le rapport existant entre l'activité de recherche dans toutes ses phases et le système social/culturel enquêté : ou bien, selon un langage plus diffusé en littérature, entre chercheur et « objet » de la recherche. Ce rapport est depuis toujours un thème central de réflexion méthodologique dans les sciences sociales et dans les sciences humaines ; et cela est facilement compréhensible, du fait que l'on se trouve face à des entités de la même nature : l'objet a des capacités cognitives, éprouve des émotions, choisit sur la base de ses valeurs, exactement comme le chercheur. Cet aspect peut être vu comme source de dérangement, à contrôler, ou à l'inverse, comme un élément essentiel, à valoriser.

Le rapport entre chercheur et objet de la recherche est d'habitude traité, par les ouvrages de méthodologie les plus diffusés, en se référant au débat qui depuis plus d'un siècle voit les objectivistes (ou positivistes, inclus néo et post) opposés aux subjectivistes (ou interprétativistes). Par un haut degré de simplification, on identifie deux solutions traditionnelles au problème du rapport entre chercheur et objet : on peut les appeler la solution *naturaliste*, de matrice objectiviste, et la solution de la *double herméneutique*, de matrice subjectiviste. Elles partagent, malgré leur diversité, le dualisme « chercheur-objet ».

A côté de ces deux types idéaux (au sens wébérien du terme), nous pouvons en identifier deux autres, moins diffusés dans la littérature méthodologique, mais importants pour le discours sur la recherche-action, du fait qu'ils cherchent à dépasser le dualisme que l'on vient d'explicitier. Le premier type, que nous appellerons la solution de la *recomposition synthétique*, est encore interne à la matrice subjectiviste, en en représentant dans un certain sens « la conséquence extrême ». Le second, que nous appellerons la solution de la *recomposition analytique*, n'est concevable qu'en opposition à la dichotomie objectivisme/subjectivisme, c'est-à-dire dans le sillon de la « troisième voie » épistémologique.

Les solutions dualistes du rapport chercheur-objet

L'étude des aspects culturels et sociaux du comportement humain devient un objet de réflexion méthodologique à partir de la moitié du XIX siècle. Les positivistes, Comte et Spencer avant tout, se réfèrent aux sciences plus développées, la physique, la chimie, la biologie, comme des modèles à imiter, en particulier en ce qui concerne les méthodes empiriques et les principes épistémologiques. Les phénomènes sociaux sont donc à considérer comme des faits objectifs, dont le recueil et l'analyse, également objectifs, constituent la tâche d'un chercheur externe à la réalité examinée ; celui-ci, libéré des préjugés et des catégories du sens commun, devient capable d'en saisir les aspects essentiels, à la fois en termes descriptifs et en termes d'explication causale, point d'accès de la science. Les raisons et les motivations individuelles ne servent que de façon secondaire, pour l'explication des faits sociaux. Durkheim (1897) applique avec rigueur ce principe dans sa fameuse étude sur le suicide : la subjectivité qui est au fondement de ce choix dramatique ne sert à Durkheim que pour caractériser des types différents de suicide, devant être ensuite expliqués par des procédures objectives d'imputation causale, identifiant des facteurs sociaux contraignants et externes à la volonté des individus. La solution naturaliste du rapport chercheur-objet consiste donc à faire prévaloir complètement le point de vue du premier, du moins au moment de l'explication, c'est-à-dire le moment qui marque une recherche scientifique par rapport à d'autres types de recherche ou de réflexion sur les affaires humaines.

À partir de la fin du XIX siècle, une solution s'oppose à celle naturaliste, que nous définissons comme la solution de la double herméneutique. Elle se situe dans le cadre d'une réaction générale antipositiviste, constituée par des contributions en effet très hétérogènes, mais ayant en commun dans les grandes lignes les caractéristiques suivantes :

- le refus explicite du monisme méthodologique soutenu par les positivistes ;
- l'idée que l'orientation des sciences de la culture est surtout idiographique, c'est-à-dire visant la reconstruction détaillée de cas singuliers, différemment de

l'orientation des sciences de la nature qui est celle de formuler des lois générales ;

- l'importance donnée à l'intentionnalité des acteurs sociaux et aux déterminantes « internes » de l'action (attitudes, valeurs, croyances, etc.) : au total, à la *compréhension* des phénomènes historico sociaux.

La séparation entre chercheur et objet devient ici un élément particulièrement problématique. Les acteurs, individuels ou collectifs, constituant l'objet de la recherche, sont immergés dans un système d'action contingent, dont ils possèdent leur propre vision particulière, préréflexive et ingénue (Sparti, 1995 : 109). Les interprétations de premier niveau, données par les participants au système, sont distinctes de celles de second niveau, élaborées par ceux qui regardent le système de l'extérieur : cela vaut notamment si celui qui est externe est un chercheur adoptant des catégories conceptuelles et des expressions linguistiques spécialisées d'une communauté scientifique. Les interprétations de premier niveau sont constitutives de la réalité : en agissant, l'acteur met en œuvre un suivi de son propre agir, le décrit et l'interprète avec ses propres instruments culturels, et par conséquent il modifie son propre agir ou, de manière souvent non intentionnelle, les conditions de son agir. Lorsque le chercheur interagit avec l'objet, il contribue lui aussi, avec son extranéité, à la « construction » de la base empirique de la recherche. Le chercheur, en effet, adopte un point d'observation externe, pense, parle, écrit son rapport avec un langage différent de celui de l'objet : voilà donc la double herméneutique. Si l'on préfère, on peut se référer à ce dualisme par la distinction *emic/etic*, proposée dans le domaine de la linguistique et de l'anthropologie culturelle vers la moitié du siècle dernier, aujourd'hui présente même dans le lexique des autres sciences sociales (pour une reconstruction synthétique du débat, cf. Nigris, 2001).

En bref, la perspective « *emic* » (venant de *phonemic*) se fonde sur les catégories interprétatives ayant une signification pour les natifs et dont eux seuls peuvent justifier la validité ; la perspective « *etic* » (de *phonetic*) se fonde sur des assomptions, des concepts, des assertions ayant signification pour un

chercheur et pour sa communauté scientifique de référence. Les interprétations que le chercheur donne des événements, des actes, des processus culturels qu'il étudie doivent devenir l'objet d'une « restitution » et de confrontation avec le point de vue de ceux qui sont internes à la réalité étudiée. Toutefois, le chercheur doit être en état de garder un équilibre entre extranéité et familiarité par rapport à l'objet, entre engagement et distanciation ; selon la métaphore célèbre de Fred Davis, il lui faut être en même temps « martien » et « converti », même si une voie simple n'existe pas pour réconcilier ou résoudre les contradictions représentées par ces deux polarités ontologiques (Davis, 1973 : 342).

Après avoir dessiné les différences fondamentales de ces deux solutions, il est opportun de s'arrêter sur deux caractéristiques communes. La première est que le chercheur et l'objet de la recherche sont des figures avec identités, rôles, groupes de référence, schémas cognitifs et interprétatifs nettement distincts. Dans les deux cas il y a une césure entre l'observateur et le processus observé, entre l'interprétation de l'étranger et celle (ou celles) des natifs. Cette césure a certainement des implications différentes dans les deux perspectives. Elle constitue un problème dans la solution naturaliste uniquement en tant que l'extranéité du chercheur et de ses instruments d'observation et d'interrogation de la réalité sont source de perturbations importantes du système observé. Le problème n'est donc important que dans des situations spécifiques, et en principe on peut le résoudre. Il existe, en effet, une grande quantité de recherches et de solutions méthodologiques concernant le problème de la « fidélité » des données : une réalité objective étant assumée, il s'agit d'identifier les techniques adaptées pour neutraliser les nombreuses sources de distorsion pouvant être activées, même inconsciemment, pendant le recueil des données.

Dans la solution de la double herméneutique, par contre, le dualisme chercheur-objet constitue un problème qui n'est pas seulement technique et contingent ; il est plutôt une sorte de paradoxe ontologique et épistémologique. D'une part, en effet, ce sont justement les points de vue subjectifs de l'objet qui sont sollicités par le chercheur, afin de reconstruire et comprendre « de

l'intérieur » la logique propre à des situations spécifiques ; d'autre part, « le voyage par l'intériorité ne suffit pas. Encore faut-il que l'analyste puisse interpréter les matériaux et témoignages divers qu'il a recueillis » (Friedberg, 1993 : 303).

Comment peut-on énucléer le sens des actions des sujets agissants, un sens qui est profondément innervé dans les actions quotidiennes et qui se construit dans l'action, pour le transmettre à la communauté scientifique dont fait partie le chercheur, ou en tout cas à des sujets externes à la réalité étudiée ? Comment se conjugue la nécessité de familiariser avec les mondes de vie de l'objet et de saisir l'authenticité des pratiques sociales, des croyances et des représentations, des valeurs et des symboles de la culture des natifs, avec le fait que l'entrée d'un chercheur dans leur vie quotidienne fait manquer cette authenticité ? Et encore, si l'on part de la thèse de Gadamer, reprise par la sociolinguistique, selon laquelle l'utilisation d'un certain langage influence la perception et l'interprétation de la réalité : comment se conjugue la nécessité du chercheur de communiquer avec sa communauté scientifique, utilisant son langage, avec le fait que le langage des natifs est totalement différent ? Comment peut-on traduire les éléments des cultures examinées dans le langage de la recherche, sans inévitablement entrer en conflit avec la description et l'interprétation de la réalité par les natifs ? Si la réalité observée est construite socialement, le langage utilisé pour cette construction est fondamental : la reconstruction de la réalité opérée par le chercheur n'est qu'une parmi les nombreuses reconstructions possibles *a posteriori*, et elle n'est même pas la plus authentique ou la plus adéquate.

On pourrait examiner beaucoup plus en profondeur ce problème, ainsi que les différentes propositions pour en trouver une solution, mais à nos fins il est suffisant de dire que la solution ici définie de la double herméneutique invite à valoriser l'ambivalence intrinsèque du chercheur vers l'objet, essayant de garder un équilibre entre familiarité et extranéité. Le rapport entre chercheur et objet est un entrelacement continu de questions et de réponses, de descriptions et d'interprétations. Le chercheur qui a été *là* dans moment *donné*,

non seulement doit obtenir par la communauté scientifique (ou les communautés) de référence la validation de ses interprétations, mais il doit aussi solliciter sur ces dernières l'avis des natifs (*backtalk*). Il s'agit d'un dialogue (virtuellement) sans fin, où la vérité n'est qu'un concept limite, du fait que, dans sa forme la plus authentique, « la perspective herméneutique privilégie la proposition intarissable des significations, la productivité indéfinie des interprétations » (Montesperelli, 1998 : 25).

La seconde caractéristique commune des deux solutions, strictement liée à la première, est que la relation entre chercheur et objet n'est pas paritaire : c'est le chercheur qui pré-ordonne en grande partie les règles du jeu, dessinant la recherche, sur la base de ses propres intérêts d'étude (auto-demande) ou de son interprétation des besoins de connaissance des demandeurs. L'objet, quant à lui, ne peut que choisir entre l'acceptation complète des règles du jeu ou le refus de collaborer. Les règles, bien évidemment, peuvent être diverses : elles peuvent prévoir plus ou moins de discrétion et marges de manœuvre pour les joueurs ; cela ne dépend pas seulement de l'orientation, naturaliste ou herméneutique, mais de plusieurs autres facteurs, dont le type de demandes à l'origine de la recherche, le type d'instruments de recueil et d'analyse que l'on veut adopter, les contraintes et les ressources pour la recherche. En termes très généraux, la recherche menée selon ces deux orientations présente cette succession de phases :

- plan de la recherche : rapport de demande /auto-demande, définition des objectifs généraux, identification des ressources ;
- projet de la recherche : choix des schémas théoriques et conceptuels de référence, des unités d'analyse, des instruments de recueil et d'analyse, préparation du *setting*, etc. ;
- phase de terrain, recueil des données, des textes et en général des informations ;
- organisation, analyse, description, interprétation des informations ;
- préparation du rapport de recherche et restitution ;

- définition du plan des interventions et des changements à réaliser dans les activités étudiées ;
- monitoring et évaluation des modifications réalisées.

Le fait que dans la solution naturaliste les phases du processus de recherche sont strictement séquentielles, avec des rétroactions peu nombreuses (rassemblées après l'analyse, lorsque les informations sont désormais recueillies), et que par contre, dans la solution de la double herméneutique il y a une présence massive de retours entre toutes les phases (cf. Cardano, 2003 : 35) ne doit pas cacher un aspect commun, beaucoup plus important : le fait que c'est en grande partie le chercheur, un sujet externe au système d'actions et de significations étudié, qui établit les objectifs, les règles, les temps et les lieux du jeu, ou dit dans une manière plus technique, le dessin de la recherche.

La recomposition de la césure

Des propositions alternatives concernant le rapport entre chercheur et objet ont été formulées, comme on l'a dit, même s'il est difficile d'en trouver des exposés dans les manuels de méthodologie les plus diffusés. Il s'agit de propositions diverses, partageant quand même, du moins en principe, la mise en question de la césure chercheur-objet et de la surdétermination du premier par rapport au second dans le processus de connaissance. Ces propositions, par des moyens et des résultats très différents, vont à la recherche d'une recomposition du rapport, ou si l'on veut d'un dépassement du dualisme, en affirmant l'existence d'espaces réels d'autonomie de l'objet dans la recherche. Il faut même ici simplifier beaucoup, reconduisant un large débat méthodologique, et une variété de pratiques de recherche encore plus élargie, à deux types idéaux.

Une première solution alternative aux deux classiques, que l'on peut définir de la *recomposition synthétique*, se situe encore à l'intérieur de la réaction anti-positiviste : elle aussi voit donc la réalité comme construction sociale, dont le sens doit être décodé à partir de la subjectivité des acteurs. Mais au lieu de considérer comme inévitable la tension entre extranéité et familiarité, elle

cherche une solution radicale au dualisme ; elle le fait, pourtant, et comme on peut logiquement s'y attendre, selon des façons nettement distinctes de celle de la solution naturaliste. Cette dernière s'appuie de manière prioritaire sur l'*etic* et sur un chercheur externe à l'objet, la recomposition synthétique, par contre, est notamment fondée sur l'autoanalyse des vécus subjectifs des participants à un groupe, un mouvement, une organisation, etc.

Le second type, que nous définissons de la *recomposition analytique*, refuse la séparation concrète entre chercheur et objet de la recherche, mais reconnaît l'importance des différentes formes des savoirs : à la fois celles codifiées et celles produites au cours des processus qui sont objet d'analyse. Le cadre épistémologique sous-jacent à cette solution est complètement différent de ceux jusqu'ici considérés : une troisième voie, par rapport aux positions objectivistes et subjectivistes, moins pratiquée mais présente depuis longtemps dans la pensée sociale et philosophique. En restant dans le domaine des sciences sociales modernes, cette conception refuse l'opposition entre comprendre et expliquer, les considérant comme des aspects complémentaires du même processus de connaissance. On peut trouver cette démarche même dans la pensée d'auteurs, tels John Stuart Mill ou Georg Simmel, généralement vus comme des représentants des autres conceptions. Toutefois, elle acquière surtout de l'importante « Leçon sur la méthode » de Max Weber toute son autonomie et dignité par rapport aux autres conceptions (Maggi, 1997 : 16-17 ; Sciolla, 2002 : 35). Voyons donc plus en détail les deux propositions de recomposition.

La solution de la recomposition synthétique part du refus de l'ambivalence du chercheur externe vis à vis de l'objet, au lieu d'en faire un élément constitutif du processus d'interprétation. A la limite, comprendre l'objet implique d'« être » comme l'objet, s'identifier totalement à lui : ou bien parce qu'on l'est depuis temps, ou bien parce qu'on se soumet à un processus de « conversion » à membre de la communauté des natifs (« *to go native* » disent les anthropologues). Même sans arriver à ces points extrêmes, on peut dire que le chercheur doit au moins « se situer de la part » de l'objet et adopter, au moins

pour toute la durée de la recherche, son point de vue, soit cognitif, soit concernant les valeurs. Il n'y a pas ici un problème de médiation culturelle, de traduction du langage parlé des natifs dans le langage d'une communauté scientifique : le chercheur assume un rôle de facilitateur du dialogue entre les natifs, afin de faire émerger de leur confrontation interne une interprétation authentique et adéquate de la situation. Il y a un seul registre herméneutique : le *backtalk* prend l'aspect de *member validation test*, du fait que les natifs sont les seuls dépositaires du savoir pouvant fournir des interprétations valables. De façon symétrique, l'objet doit refuser la sujétion aux institutions de la recherche pour devenir sujet autonome et autosuffisant dans la recherche sur lui-même. On fait la recherche dans un espace dialogique nouveau, facilité par le chercheur, permettant de faire l'autoanalyse des vécus subjectifs et de réfléchir collectivement sur l'expérience de groupe et de communauté. On peut trouver des recherches qui s'approchent de ce type idéal en anthropologie et en psychologie sociale, dans les études de cultures et de mouvements religieux, ainsi que dans les études concernant la santé des travailleurs sur les lieux de travail. On peut aussi appeler celle-ci la recomposition du chercheur militant, lorsque l'enjeu concerne les rapports de domination et la tentative de les redéfinir, ou les renverser, par l'action politique et la participation sociale.

Le chercheur a alors à l'origine une fonction dans la mise en évidence de la passivité et la sujétion de l'objet, ses contradictions. L'objet, pour devenir objet à soi-même, doit acquérir de l'autonomie, éviter la délégation aux techniciens de la recherche. Lorsque cette prise de conscience a eu lieu, l'analyse de sa propre condition actuelle et des changements possibles doit être accomplie sans faire recours aux schémas académiques et traditionnels ; c'est à travers l'analyse du vécu quotidien que le système (organisation du travail, communauté, etc.) prend forme. La recomposition entre chercheur et objet coïncide avec l'affirmation d'un point de vue plus authentique, non artificiel, et avec une mise en question des rapports de pouvoir et de domination existants, d'habitude à la faveur d'un sujet collectif subordonné.

Afin de donner un aperçu, sans aucune prétention de représentativité, nous pouvons citer un bref échantillon tiré de l'un des manuels majeurs où l'on décrit le chercheur comme le technicien appelé à choisir un camp, progressiste. « Etre objectif ne signifie pas, au final, comme on le croit communément, voir les choses d'un point de vue neutre, et de ce fait acceptable par tous : objectivité signifie, par contre, considérer la réalité du point de vue de la classe historiquement progressiste, de la classe qui se situe, dans ce moment historique déterminé, comme la partie la plus avancée des forces productives. Le manque d'objectivité, et par conséquent le manque de scientificité de la sociologie actuelle, réside exactement dans ceci : non pas dans le fait qu'elle ne se range pas de la part de la classe dominante [...] mais dans le fait que la classe à laquelle elle s'aligne n'est plus, depuis longtemps, une classe progressiste. » (Gilli, 1971 : 29).

Venons en maintenant à l'autre voie de dépassement du dualisme chercheur objet. Ici le point de départ n'est ni une vision objectiviste ni une vision subjectiviste. La réalité sociale n'est pas constituée, dans cette vision, par des « entités » discrètes de différents genres : institutions, acteurs individuels, acteurs collectifs, actions, mondes de la vie, et ainsi de suite ; elle est au contraire conçue en termes d'agir, devenir, continuité, processus, changement. La réalité sociale n'est donc pas connue, ni au travers des pratiques extérieures objectives, standardisées par des protocoles de recherche, ni au travers de l'analyse des vécus subjectifs des individus qui sont l'objet de la recherche. Produire des connaissances scientifiques sur un système de relations sociales donné (comme, par exemple, une situation de travail) implique toujours dans cette vision, de mettre en synergie des formes diverses de savoir. De ce fait, la validité n'est pas niée pour les savoirs constitués en disciplines, ou bien dans un corpus systématique énucléé des processus d'action concrets ; et il n'est demandé à personne des « conversions », des adhésions à des idéologies, et encore moins des visions sur la finalisation du cours de l'histoire humaine. Sur le plan terminologique, afin d'éviter des confusions, il est mieux dans ce cas d'abandonner la distinction concrète être chercheur et objet de la recherche, en

faveur d'une distinction analytique entre deux processus confluant dans la même activité : la recherche et le processus primaire sur lequel la recherche veut faire lumière. Les deux sont des processus organisés selon une rationalité limitée, qui se rencontrent à un certain moment. Dans cette perspective, c'est celui qui est impliqué dans le processus qui, toujours et surtout, participe à la recherche. Le processus n'a pas une définition de frontières préétablies et fixes. L'acquisition des savoirs disciplinaires, utiles pour décoder la situation dans laquelle on est impliqué, peut avoir lieu même seulement par de l'autoformation, c'est-à-dire sans recours à la collaboration d'experts externes. Cette voie est difficile dans la pratique, à cause de la division sociale actuelle du travail, qui est à son tour le résultat historiquement contingent de nombreux conflits de différente nature : de genre, de classe, politiques, ethniques, etc. La recomposition, selon cette conception, se réalise avant tout au niveau des connaissances et des compétences techniques pour l'accomplissement des activités : les savoirs systématiquement organisés en disciplines, transférables, et les compétences produites et détenues par les sujets agissant dans le processus concerné, en grande partie non transférables. Ces savoirs et compétences, dans une conception relationnelle de la réalité sociale sont complémentaires : il n'y a pas une synthèse dans, ou une réduction à un savoir unique. Leur recomposition peut se produire seulement dans un cadre dialogique, caractérisé par une méthode d'analyse en état de décomposer les processus sociaux concrets en éléments distincts seulement de façon analytique. Par ailleurs, il n'est pas même nécessaire pour la recomposition analytique que celui qui exerce la profession de chercheur renonce à son rôle. Du fait que dans cette perspective la recomposition a lieu au niveau des différents types de savoirs, elle n'implique sur le plan concret aucune prédétermination des façon de mener la recherche ; en tout cas, dans le projet de la recherche selon cette posture, il faudra tenir compte du fait qu'une partie importante des compétences nécessaires pour interpréter le processus sont possédées par les sujets concernés et ne sont aucunement codifiables, énucléables ou transférables vers d'autres sujets externes. Il s'agira, chaque fois, d'identifier les solutions

empiriques pour coordonner et mettre en dialogue entre eux les différents types de savoirs détenus par des sujets divers : *task force*, *staff*, groupes d'autoformation et de recherche, etc.

La recherche-action selon les différentes solutions dans le domaine d'étude de l'organisation

Abordons maintenant le sujet de la recherche-action selon les alternatives épistémologiques de l'étude de l'agir organisationnel, et plus particulièrement aux solutions que nous venons de décrire du rapport chercheur-objet.

Ce choix présuppose évidemment le refus de la thèse selon laquelle la recherche-action impliquerait un choix épistémologique précis, antipositiviste (Susman, Everet, 1978) ; notre approche nous permet de considérer une variété de propositions méthodologiques qui se sont adressées attentivement au rapport entre théorie et pratique, donnant en même temps des critères d'interprétation de cette variété et en partie aussi utiles pour l'évaluation de chaque proposition.

La recherche-action dans la solution naturaliste

Dans la solution naturaliste nous voyons à l'œuvre un chercheur qui regarde la système organisé comme un objet en grande partie préconstitué par les concepteurs. La recherche-action est dans ce cas une forme particulière de consultation, fournie à un client qui est composé d'une pluralité d'acteurs exerçant, en quelque mesure, un pouvoir décisionnel dans l'organisation, et s'attendant de la part du chercheur la composition de différents points de vue sous l'égide de l'analyse scientifique. La première tâche du chercheur-consultant est donc celle de définir un cadre de valeurs partagé. Il tire par conséquence de son bagage de connaissances théoriques et d'expériences sur le terrain, les critères et les schémas descriptifs et interprétatifs de la situation concernée ; par rapport aux consultations plus « traditionnelles », il cherche dans ce cas à obtenir le plus possible la collaboration du client (dans ses composantes) dans tous les phases de la recherche, à partir du recueil des

données et des informations. Après la phase de diagnostic, celles du plan, de l'exécution et de l'évaluation de l'intervention s'ensuivent : dans toutes les phases le chercheur-consultant est complètement engagé, c'est lui qui coordonne les activités de recherche et fait la synthèse des résultats. Dans la recherche-action d'orientation naturaliste, le chercheur-consultant prend donc en charge de résoudre les problèmes, d'identifier les solutions pratiques alternatives et de prendre les décisions concernant le changement, écoutant les différentes parties impliquées (rôles exécutifs, management, organisations syndicales, etc.) et les tenant toujours au courant ; si nécessaire, le chercheur utilise sa réputation se proposant comme négociateur entre les parties en conflit.

Le projet de recherche est, de préférence, expérimental ou quasi expérimental, avec un avant et un après : entre les deux phases il y a la manipulation, contrôlée par le chercheur-consultant, des variables organisationnelles. Le point d'observation reste donc externe au processus : pour mettre en œuvre un projet expérimental du type avant-après, ou similaire, il faut connaître de manière objective l'« avant », isoler une ou plusieurs variables, et produire l'« après » par leur manipulation. La recherche-action, dans cette solution, n'a pas seulement le but de résoudre les problèmes du demandeur, mais aussi celui de produire des *findings*, c'est-à-dire des propositions et lois scientifiques, généralisables et cumulables dans les cadres théoriques substantifs précédents des sciences sociales, qui gagnent de cette façon une capacité explicative et prédictive.

Parmi les nombreuses expériences qui s'approchent pour leurs caractéristiques de ce type idéal, apparaît de toute évidence l'*action research* élaborée chez le Tavistock Institute of Human Relations. L'approche socio-technique a représenté pour longtemps l'orientation hégémonique de la recherche-action organisationnelle, en particulier dans les Pays anglophones (cf. Marchiori, 2010). En Italie des nombreuses recherches inspirées à cette approche ont été menées pendant les années 1970.

La recherche-action dans la solution de la double herméneutique

Dans la solution de la double herméneutique, celui qui conduit la recherche est encore un chercheur « externe » au système objet d'analyse, même lorsqu'il joue le rôle d'observateur participant. Cette solution prévoit la compréhension de la réalité de travail comme réalité psycho-sociale, construite par les jeux des sujets impliqués dans les myriades d'interactions quotidiennes ; la réalité est accessible à travers les vécus subjectifs, composés moins d'éléments de rationalité cognitive que de stéréotypes, émotions, évaluations morales. La reconstruction des jeux des acteurs et des règles, accomplie en observant et écoutant les sujets concernés, doit tenir compte avec équanimité des différents points de vue, des différentes versions. Ensuite, elle est « restituée » aux sujets observés : ceux-ci relisent donc leur propre expérience quotidienne filtrée par l'expérience du chercheur. Cela devrait permettre aux acteurs du système observé d'acquérir une plus grande conscience des conséquences de leurs comportements, tandis que des carences de la reconstruction, détails, omissions, surévaluations, etc., devraient être signalés au chercheur. L'objectif est d'atteindre au mieux une clarification réciproque de la réalité ; même si, comme on l'a dit, les interprétations du chercheur ne coïncident pas avec celles de ceux qui participent au processus, la confrontation est toujours considérée comme utile.

Plus précisément : « après sa plongée dans l'intériorité des acteurs, [l'analyste doit] récupérer une extériorité, faute de quoi il serait incapable d'avoir une vision d'ensemble de l'espace d'action analysé [...] Mais, sous peine de trahir l'esprit de sa démarche clinique et inductive, il ne peut fonder cette extériorité sur un savoir ou des données extérieures à cet espace. C'est donc dans cet espace qu'il lui faut puiser les ressources pour retrouver son extériorité » (Friedberg, 1993 : 303). Du fait qu'il évite toute forme de généralisation ou typisation, le chercheur n'applique pas un ensemble systématique de catégories interprétatives partagées : à la rigueur, donc, il n'y a pas dans ce cas une véritable « analyse » de la réalité observée (Maggi, 2003 : II, 3 ; III, 2). La solution de la double herméneutique donc, si elle est adoptée de

manière cohérente, ne peut qu'aider le participant singulier, ou le petit groupe autonome, à réfléchir sur ce qui s'est passé, mais elle ne peut pas donner des renseignements précis pour la conception. La description acquiert de la valeur en elle-même, du fait qu'elle augmente la conscience des acteurs sur les caractéristiques du système concret auquel, sans le vouloir, ils donnent vie. On est en tout cas loin de la linéarité du schéma *problem-setting / problem-solving / evaluation* de la solution naturaliste ; la rationalité du système, si on peut la définir ainsi, n'est qu'une rationalité *a posteriori*.

Même dans la solution de la double herméneutique la recherche-action peut assumer les caractéristiques d'une consultation, définissable comme « clinico-thérapeutique » (bien qu'avec beaucoup de difficultés : cf. Czarniawska, 2001). Le chercheur se situe dans une relation d'aide ou de support au client, entendu avant tout comme un individu singulier ou comme un groupe (en général de petites dimensions) d'individus interagissant ; il part du présupposé que le changement organisationnel sera la conséquence logique d'une conscience accrue des sujets singuliers, de leurs problèmes et des problèmes des autres, d'une capacité meilleure de communication entre les individus qui interagissent au quotidien.

La recherche-action dans la solution de la recomposition synthétique

Dans la solution de la recomposition synthétique on refuse la séparation des rôles entre ceux qui font de la recherche, professionnellement, et ceux qui sont objet de recherche : il n'y a pas donc une recherche *sur* les acteurs organisationnels mais *avec* eux. Le chercheur n'est pas un observateur participant, il est « membre complet » du système social qu'il a décidé d'observer (Marzano, 2006 : 60). Tout au plus, dans une phase de départ, le chercheur, encore « externe », peut assumer une fonction de catalyseur : même seulement pour son altérité, il est l'occasion de réflexion des communautés de pratique. Si en outre il en est doué, il peut assumer un rôle pédagogique et/ou politique : c'est ce qui est prévu par exemple dans l'analyse des mouvements sociaux par la méthode de l'« intervention sociologique » (Touraine *et al.*, 1984).

Ici le chercheur doit faire en sorte que le groupe active l'autoanalyse de ses interactions avec d'autres acteurs sociaux (en particulier avec des sujets antagonistes), en évitant les lectures stéréotypées et reconnaissant progressivement sa propre nature de mouvement social ; dans la phase finale, les chercheurs « externes » parviennent à partager avec les chercheurs « internes », c'est-à-dire les acteurs du mouvement, leur interprétations. Melucci (1984), soulignant l'importance de la proposition de Touraine, en a indiqué les limites dont, à son avis, elle doit être amendée : en particulier l'orientation trop pédagogique-missionnaire du chercheur et le manque d'instruments de contrôle du rapport entre chercheur et acteur. Nous invitons le lecteur à une attention particulière sur ce point, bien que non totalement pertinent pour la conception organisationnelle. Selon nous, il s'agit d'un magnifique exemple de contraste, irréductible, entre options épistémologiques distinctes, bien que les deux soient fondées sur le subjectivisme : ce qui du point de vue de la double herméneutique est une limite pour la recherche est considéré, dans l'optique de recomposition synthétique, comme un choix méthodologique innovant, et comme une ressource pour le mouvement social.

Revenant aux caractéristiques générales de la recomposition synthétique, il faut ajouter que la recherche-action n'assume aucunement ici la forme d'une consultation de la part d'un expert. Dans quelques cas on peut avoir de la formation : les chercheurs traduisent, en évitant les technicismes, et mettent à la disposition de l'objet quelques connaissances disciplinaires sur le fonctionnement des processus organisationnels et sur leurs conséquences. La greffe d'éléments technico-scientifiques sur la subjectivité des acteurs – qui est en tout cas le noyau central pour l'interprétation des activités accomplies – produit selon cette posture une conscience accrue de la part des opérateurs du processus concerné. Afin d'identifier des expériences concrètes de recherche-action déclinée en ces termes, il est utile de se référer surtout aux soi-disant recherches « à mobilisation interne », activées à partir des années 1970 par quelques secteurs du syndicat en collaboration avec des chercheurs universitaires et des centres de recherches sur le travail. Comme l'ont soutenu

Capecchi et Pesce (1979), dans la recherche à mobilisation interne « le travailleur devient sujet de la recherche moins parce qu'il fournit directement des informations mais parce qu'il connaît le but politique de la recherche qui le concerne, parce que la mise au point des thèmes n'a pas été seulement le produit des cadres syndicaux mais la conséquence d'une série de luttes, tensions, analyses explicitées déjà très clairement par la base ; parce que le travailleur sait que ses évaluations contribueront à l'évaluation totale du syndicat, parce qu'il entre en contact direct avec des experts et des chercheurs dans un rapport qui n'est plus de subalternité mais bien de confrontation entre logiques, instruments culturels et scientifiques, attitudes différentes ». A partir des années 1980 ces expériences ont été poursuivies, ajoutant à la question ouvrière d'autres thématiques importantes, notamment celles liées aux différences de genre (Capecchi, 2006 : 11).

Même les expériences activées par Oddone, Marri et des groupes syndicalisés de travailleurs chez Farmitalia et chez Fiat aux années 1960 (cf. Oddone, Re, Briante, 1977), se rapprochent pour quelques aspects significatifs à ce type idéal. Nous nous référons en particulier à la thèse selon laquelle seulement la subjectivité ouvrière serait en état de décoder un groupe particulier de facteurs de nuisance, ceux attribuables spécifiquement à l'organisation du travail. Il a été mis en évidence, par ailleurs, que dans la proposition originale la subjectivité ouvrière est le point de vue exhaustif de la situation de travail dans son entier, tandis que cette subjectivité est ensuite intégrée par la médecine du travail – fortement orientée vers l'objectivisme – dans une procédure syncrétique, dans laquelle « des descriptions, des opinions et des évaluations de travailleurs sont recueillies comme des données à additionner aux données anamnestiques et aux données de l'environnement physique » (Maggi, 1994/2010).

En France, une expérience doit être citée qui en partie s'inspire des travaux d'Oddone, concernant le Département d'Ergologie de l'Université d'Aix-Marseille, fondé par le philosophe Yves Schwartz. Celui-ci a aussi proposé une méthode de recherche sur le travail appelée DD3P : « Dispositif

Dynamique à Trois Pôles » (Schwartz, 2000). En effet, la « démarche ergologique » demande un échange réciproque entre le pôle des savoirs structurés et le pôle des savoirs détenus par les protagonistes des activités organisées : le troisième pôle, celui qui doit favoriser ce « processus socratique à deux voies », n'est pas de type théorique ou épistémologique mais il est bien une volonté visant à favoriser une rencontre intellectuelle et sociale, « une philosophie militante sans port d'attache défini » (Schwartz, 2000 : 719).

La recherche-action dans la solution de la recomposition analytique

Dans la solution de la recomposition analytique, la recherche ne peut que être simultanément recherche et intervention : un processus soumis à l'analyse est nécessairement sujet au changement. La recherche est une réflexion sur le processus, sur les choix activés, sur leur congruence, sur les conséquences pour les sujets et sur les cours d'action alternatifs. Comme dans toute réflexion ayant un caractère rationnel sur un système complexe, il est quand même nécessaire de disposer d'instruments d'analyse, c'est-à-dire de clefs d'interprétation de l'action organisationnelle. Ces clefs ne peuvent être réduites ni aux « ethnométhodes » (à savoir le sens commun des participants au processus) ni aux modèles élaborés par des experts externes ou consultants d'organisation ; ni elles ne peuvent être empruntées à l'une des disciplines concernant l'action technique ou les objectifs d'organisations concrètes (disciplines sanitaires, de l'éducation, syndicales, juridiques, économiques, etc.). Il est par contre nécessaire de disposer d'un schéma interprétatif fondé sur un champ interdisciplinaire, comme la théorie organisationnelle, sachant favoriser l'échange de connaissances. Ce type de savoir, théorique et méthodologique, est nécessaire pour interpréter un processus organisationnel concret, c'est-à-dire pour le mettre en perspective avec des alternatives d'action, et en donner de ce fait une évaluation.

Mais cela n'est pas suffisant pour interpréter correctement le processus : même les compétences que les acteurs y ont développées sont indispensables. Ce type de savoir, différemment du précédent, n'est pas transférable. Il faut

donc favoriser la confrontation entre le pôle des savoirs structurés en disciplines et le pôle des savoirs détenus (en forme tacite en grande partie) par les sujets agissants. La participation de chercheurs professionnels n'est pas obligée. Plutôt, la figure du méthodologue est importante ; celui-ci peut être un chercheur professionnel, même si cela n'est pas obligatoire, qui aide les sujets du processus organisationnel à l'apprentissage des instruments d'analyse (par exemple par des moments adaptés de formation), ou bien favorise l'autoréflexion de chaque participant et la confrontation entre les différents sujets du processus. Le méthodologue ne doit pas changer sa fonction ; il ne lui est absolument pas demandé d'être médiateur entre les parties en conflit ou de s'aligner à la faveur de l'une ou de l'autre. Il peut tirer de la recherche des informations utilisables ailleurs, dans d'autres processus (par exemple, comme matériel empirique pour évaluer l'adéquation de la théorie organisationnelle et de la méthode d'analyse qui en découle). Des concepts et des schémas utiles pour l'interprétation de l'action organisationnelle, peuvent en outre venir des disciplines économiques, biomédicales, juridiques, de l'ingénieur, etc. Celles-ci ne peuvent évidemment être détenues, sauf en petite partie, ni par le méthodologue ni par ceux qui agissent dans le processus concerné.

Qui fait donc partie du groupe de recherche ? Des sujets divers peuvent participer à une recherche-action de ce type : chercheurs universitaires ou d'autres institutions, médecins de la prévention, ingénieurs, syndicalistes, etc. En tout cas, les sujets impliqués au jour le jour dans le processus objet d'étude doivent toujours faire partie du groupe/projet/programme de recherche. Pour une intervention effective, il faut la participation de ceux qui ont pouvoir décisionnel sur la conception organisationnelle en son entier, indépendamment des aspects formels d'attribution de l'autorité et des responsabilités.

Il ne faut pas penser que ce que l'on vient de dire présuppose une vision idyllique de l'organisation : il est clair qu'il n'est pas suffisant d'avoir des critères d'analyse pour modifier les rapports de pouvoir et de domination ; mais il est aussi évident que si l'on veut proposer des changements réalistes

d'un processus concret, il faut posséder une clef de lecture capable d'identifier les alternatives.

Le pas suivant l'analyse dans la recherche-action menée selon cette posture est constitué par l'introduction de changements qui sont fruit de choix, au moins en partie autonomes, des sujets impliqués dans la recherche. On passera ensuite à l'évaluation de ces changements : ce qui n'est rien d'autre que le début d'une nouvelle analyse, dont des nouveaux besoins de formation, des nécessités de connaissances disciplinaires ultérieures, d'autres phases et segments de processus à enquêter émergeront. Formation, analyse, intervention, monitoring et régulation, sont donc des aspects d'une activité complexe accomplie avant tout par les sujets impliqués, avec qui collaborent éventuellement des sujets externes (formateurs, méthodologues, syndicalistes, opérateurs de la prévention et de la santé, etc.), aucun ne renonçant à son identité professionnelle. En tout cas, pendant toute la durée de la recherche-action, il n'y a pas une distinction entre chercheur et objet (et encore moins entre consultant et client) : l'objet est le processus analytique, les chercheurs sont tous les sujets concrets impliqués à différents titres dans la recherche-action. La solution étant justement analytique, parler de recomposition entre chercheur et objet peut créer de la confusion : la recomposition est entre différents savoirs, transférables et non transférables, entre connaissances tacites et connaissances explicites, entre schémas d'analyse de la structuration organisationnelle et connaissances sur les conséquences découlant de choix organisationnels spécifiques, en termes économiques, juridiques, biomédicaux, etc.

Un exemple qui s'approche du type que nous venons de tracer est celui des expériences de recherche et des réflexions méthodologiques actives depuis trois décennies dans le cadre du Programme interdisciplinaire de recherche « Organization and Well-being », fondé et dirigé par Bruno Maggi, ayant actuellement son siège à l'Université de Bologne. Au fondement de ce Programme il y a une conception de l'organisation comme processus d'actions et de décisions ayant une rationalité limitée, que l'on peut retrouver dans

quelques contributions classiques de la sociologie et de la théorie organisationnelle (dont Max Weber, Herber Simon, James D. Thompson) sur lesquelles est construit un cadre conceptuel riche et systématique définit par son auteur comme « Théorie de l'Agir Organisationnel » (Maggi, 1984/1990 ; 2003 ; Maggi, Albano, 1996). De cette base épistémologique et théorique, Maggi a aussi dérivé une proposition méthodologique, la « Méthode des Congruences Organisationnelles » (Maggi, 1984/1990). Par le concept pivot de « contrainte organisationnelle » - qui rappelle aussi l'œuvre de Georges Friedmann, fondatrice de la sociologie du travail, outre les références classiques citées - la MCO se propose comme point de rencontre pour toutes les disciplines qui par des différents points de vue cherchent à connaître le rapport complexe entre décisions organisationnelles et bien-être des sujets agissants, celui-ci étant considéré comme l'aspect essentiel d'évaluation d'un processus organisationnel.

Deux autres expériences importantes en France s'approchent, par un parcours tout à fait différent, du type idéal de la recomposition analytique. Une est l'expérience de l'équipe Ergape de l'Unité Mixte de Recherche Apprentissage, Didactique, Evaluation, Formation, ayant son siège à l'Université d'Aix-Marseille. Elle étudie les activités d'enseignement et apprentissage dans des classes « difficiles », en analysant les situations de travail avec la « Méthode d'Auto-Confrontation », proposée par le linguiste Daniel Faïta (1989) à la fin des années 1980. Cette méthode, qui s'inspire aux notions de « dialogue » et de « rapport dialogique » du Cercle de Bakhtine, consiste en un examen que un opérateur fait de sa propre activité (auto-confrontation), à l'aide de supports vidéo.

La seconde expérience que nous désirons citer est, par la méthode, connectée à la précédente : il s'agit de la « Clinique de l'activité », mise en œuvre par une équipe de recherche liée à la chaire de Psychologie du travail du CNAM de Paris, dont est titulaire Yves Clot. Elle se fonde sur la distinction entre activité réalisée et activité réelle : « ce que un sujet réalise au cours de son activité ne constitue qu'une partie très réduite de cette activité [...] L'action, le geste, le choix qu'un sujet aurait voulu faire mais n'a pas pu faire, ou n'a pas

réussi à faire [...] sont des moments de l'activité [...] Ces « suspensions » restent dans l'agir subjectif et collectif comme des possibles en attente de réalisation (Scheller, 2006 : 11).

La méthode d'étude de l'activité est constituée par la même Méthode d'Auto-Confrontation, mais dans la version « croisée » (Clot, Faïta, 2000), qui augmente ultérieurement la potentialité d'accès à l'activité réelle : on reprend l'analyse de l'opérateur du même enregistrement vidéo avec un autre expert du domaine, par exemple un collègue de travail de même niveau d'expertise. Le destinataire de l'analyse n'est donc pas ici le chercheur : « la parole du sujet n'est pas seulement tournée vers son objet (la situation visible) mais tout autant vers l'activité de celui qui la recueille » (Clot, 1999 : 142).

Une présentation, en forme dialogique, des différences et des complémentarités entre Méthode des Congruences Organisationnelles et Méthode d'Auto-Confrontation est dans l'ouvrage de Faïta et Maggi, 2007.

Conclusions

Nous avons démarré par trois caractéristiques de fond de la recherche-action : l'étroit lien théorie-pratique, le caractère participatif de l'approche, et son application à tout niveau de décision. Il s'agit d'aspects importants pour délimiter le champ de la recherche-action ; mais, comme on l'a vu, ils peuvent être déclinés dans des manières totalement divergentes. Nous appuyant sur une vaste littérature, dont l'origine remonte à la moitié du siècle dernier, nous pouvons enfin soutenir que la recherche-action ne désigne ni une technique ou procédure particulière, ni une théorie de la connaissance bien définie. Il est par contre plus correct de reconnaître que différentes manières d'entendre la recherche-action ont été proposées, et de chercher à identifier une typologie pour interpréter la variabilité des propositions. A cette fin nous avons considéré deux dichotomies donnant lieu à un espace d'attributs. La première concerne « qui » a la tâche de définir les objectifs et les modalités de recherche : il peut s'agir d'un observateur externe au système d'action, d'habitude un chercheur professionnel, ou à l'inverse il peut être l'objet qui fait recherche sur lui-même

(éventuellement avec l'engagement de chercheurs professionnels, mais dans une relation paritaire).

La seconde dichotomie, reprenant la distinction « *emic/etic* », met en évidence deux perspectives interprétatives fondamentales : d'une part celle qui considère adéquat et exhaustif un seul de ces deux pôles ; d'autre part, celle qui essaie de concilier les savoirs produits dans le processus et les savoirs disciplinaires, la sémantique de l'action avec la sémantique de l'intelligibilité de l'action.

Le croisement des deux dichotomies permet d'identifier quatre types idéaux de la façon selon laquelle on met en lumière, faisant référence à la réflexion épistémologique, le problème du rapport entre chercheur et objet, thème central et commun des différentes propositions méthodologiques de recherche-action. Le lecteur est appelé à faire référence aux exemples cités pour chaque type avec beaucoup de précaution. Les classements des auteurs et de leurs contributions sont presque toujours réductives et discutables. La voie des types idéaux est utile pour ne pas s'égarer dans la variété presque infinie de propositions méthodologiques : mais, comme le type idéal de bureaucratie dessiné par Weber (1922) est un concept à extension vide, auquel ne correspond aucun cas concret, ainsi aucune proposition théorique et aucune réalisation effective de recherche-action ne rentre de manière nette et exclusive dans une seule des quatre solutions mises en évidence. La confrontation attentive de chaque proposition concrète avec les types idéaux serait un exercice intéressant, qui demanderait quand même beaucoup d'espace. Ici on s'est limité à offrir au lecteur une boussole pour commencer à s'orienter dans le *mare magnum* de la recherche-action.

Les solutions les plus pratiquées restent jusqu'à maintenant celles liées aux conceptions objectiviste et subjectiviste des sciences sociales : cela en cohérence avec le fait qu'une conception relationnelle dans l'étude des systèmes sociaux en général (non seulement dans les organisations) est encore énormément moins pratiquée, même si des propositions méthodologiques et des expériences significatives dans cette direction ne manquent pas.

La typologie que l'on a proposée ne sert qu'à illustrer, de façon schématique, la variété des routes parcourues et que l'on peut parcourir ; elle n'a pas donc des fins prescriptives. Décider quel chemin entreprendre ne dépend pas du cas ou d'une simple question de gout personnel pour l'une ou l'autre façon de faire recherche. C'est un choix qui dépend de plusieurs prémisses importantes : la manière de concevoir son propre rapport avec la réalité sociale ; les ressources dont on dispose et les contraintes dans lesquelles on agit ; le degré de conscience des voies alternatives ; et ainsi de suite. D'un point de vue méthodologique général, celui qui fait de la recherche empirique devrait avant tout faire des choix congruents concernant son orientation de fond : ce qui implique au final même des choix de valeur, sans demander nécessairement des choix « militants » ; et cela indépendamment du rapport avec le processus étudié. En outre, s'il est vrai que le concept de vérité ne s'applique pas aux conceptions d'organisation, qui ont donc toutes égale dignité, on peut par contre appliquer le concept d'adéquation aux questions auxquelles on fait face. Dans la situation concrète, les sujets impliqués dans la recherche-action devraient évaluer attentivement, par rapport aux objectifs que l'on se propose d'atteindre, l'adéquation de la conception adoptée et des choix conséquents en termes méthodologiques.

Références bibliographiques

ARGYRIS C., PUTNAM R., SMITH D.

1985 *Action Science: Concepts, Methods, and Skills for Research and Intervention*, San Francisco: Jossey-Bass.

BUTERA F.

1980 La ricerca intervento, in Bontadini P., Gasparini G. (Eds.), *Teoria della organizzazione e realtà italiana: problemi e contributi*: 47-77, Milano: Franco Angeli.

CAPECCHI V.

- 1985 Appunti per una riflessione sulla metodologia della ricerca sociologica, in Maggi, B. (Ed.), *Gli sviluppi della sociologia in Italia, Quaderni di Sociologia*, 32, 4-5: 112-69.
- 2006 Per una storia della ricerca azione in Italia, *Inchiesta*, 36, 151: 1-25.
- 2008 Matematica e sociologia. Da Lazarsfeld alle reti neurali artificiali, *Sociologia e ricerca sociale*, 87: 5-90.

CAPECCHI V., PESCE A.

- 1979 La ricerca nel sindacato: note sul recente passato e le prospettive, *Quaderni di rassegna sindacale*, 80: 189-99.

CARDANO M.

- 2003 *Tecniche di ricerca qualitativa. Percorsi di ricerca nelle scienze sociali*, Roma: Carocci.

CERI P.

- 1996 Partecipazione sociale, in *Enciclopedia delle scienze sociali*, Roma: Istituto della Enciclopedia Italiana, vol. 6: 508-16.

CLOT Y.

- 1999 *La fonction psychologique du travail*, Paris : PUF ; ed. it. 2006, *La funzione psicologica del lavoro*, Roma: Carocci.

CLOT Y., FAÏTA D.

- 2000 Genre et style en analyse du travail. Concepts et méthodes, *Travailler*, 4 : 7-42.

CROZIER M., FRIEDBERG E.

- 1977 *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*, Paris : Seuil.

CZARNIAWSKA B.

- 2001 Is it Possible to Be a Constructionist Consultant?, *Management Learning*, 2: 253-66.

DAVIS F.

- 1973 The Martian and the Convert: Ontological Polarities in Social Research, *Urban Life and Culture*, 2, 3: 333-43.

DURKHEIM É.

- 1897 *Le suicide*, Paris: Alcan; ed. it. 1969.

FAÏTA D.

- 1989 Mondes du travail et pratiques langagières, *Langages*, 93 : 110-24.

- FAÏTA D., MAGGI B.
 2007 *Un débat en analyse du travail. Deux méthodes en synergie dans l'étude d'une situation d'enseignement*, Toulouse : Octarès Éditions.
- FRIEDBERG E.
 1993 *Le pouvoir et la règle. Dynamiques de l'action organisée*, Paris : Seuil.
- GALTUNG J.
 1977 *Theory and Methods of Social Research, Essays in Methodology: vol. 1 Methodology and Ideology*, Copenhagen: Ejlers.
- GILLI G.A.
 1971 *Come si fa ricerca. Guida alla ricerca sociale per non-specialisti*, Milano: Mondadori.
- GOBO G.
 2001 *Descrivere il mondo. Teoria e pratica del metodo etnografico in sociologia*, Roma: Carocci.
- GRANDORI A.
 1996 *Disegni di ricerca in organizzazione*, in Costa G., Nacamulli R.C.D. (Eds.), *Manuale di Organizzazione Aziendale: vol. 5, Metodi e tecniche di analisi e di intervento: 3-47*, Torino: Utet.
- LEWIN K.
 1946 *Action Research and Minority Problems*, *Journal of Social Issues* 2: 34-46.
- LIPPITT G.L., LIPPITT R.
 1978 *The Consulting Process in Action*, La Jolla (CA): University Associates.
- MAGGI B.
 1984/1990 *Razionalità e benessere. Studio interdisciplinare dell'organizzazione*, Milano: Etas Libri.
 1994/2010 *Organizational analysis, occupational medicine and union action: a possible encounter / Analisi organizzativa, medicina del lavoro e azione sindacale: un incontro possibile*, <http://amsacta.cib.unibo.it>, Bologna: TAO Digital Library.
 1997 Prefazione a Lomi A., *L'analisi relazionale delle organizzazioni. Riflessioni teoriche e esperienze empiriche: 11-18*, Bologna: il Mulino ; ed. fr. 1997, *L'analyse relationnelle des organisations: 13-22*, Paris : l'Harmattan.
 2003 *De l'agir organisationel. Un point de vue sur le travail, le bien-être, l'apprentissage*, Toulouse: Octarès Éditions.

MAGGI B., ALBANO R.

1996 La teoria dell'azione organizzativa, in Costa G., Nacamulli R.C.D., *Manuale di organizzazione aziendale: vol. 1, Le teorie dell'organizzazione: 220-49*, Torino: Utet.

MARCHIORI M.

2010 L'approccio sociotecnico, in Fabbri T.M. (Ed.), *L'organizzazione: concetti e metodi: 81-121*, Roma: Carocci.

MARZANO M.

2006 *Etnografia e ricerca sociale*, Bari: Laterza.

MELUCCI A. (Ed.)

1984 *Altri codici. Aree di movimento nella metropoli*, Bologna: il Mulino.

MONTESPERELLI P.

1998 *L'intervista ermeneutica*, Milano: Franco Angeli.

NIGRIS D.

2001 Strategie di intervista e logiche della classificazione: il problema delle categorie cognitive dell'attore, *Sociologia e ricerca sociale*, 64: 152-67.

ODDONE I., RE A., BRIANTE G.

1977 *Esperienza operaia, coscienza di classe e psicologia del lavoro*, Roma: Editrice Sindacale Italiana ; ed. fr. 1981, *Redécouvrir l'expérience ouvrière. Vers une autre psychologie du travail*, Paris : Editions sociales.

RAPPAPORT J., SWIFT C., HESS R. (Eds.)

1984 *Studies in Empowerment: Toward Understanding and Action*, New York: The Haworth Press.

SHELLER L.

2006 Presentazione di Clot Y., *La funzione psicologica del lavoro: 9-17*, Roma: Carocci.

SCHWARTZ Y.

2000 *Le paradigme ergologique ou un métier de philosophe*, Toulouse : Octarès Éditions.

SCIOLLA L.

2002 *Sociologia dei processi culturali*, Bologna: il Mulino.

SPARTI D.

1995 *Epistemologia delle scienze sociali*, Roma: NIS.

SUSMAN G.I., EVERED R.D.

1978 An Assessment of the Scientific Merits of Action Research,
Administrative Science Quarterly, 23: 582-603.

TOURAINÉ A.

1984 Les mouvements sociaux : objet particulier ou problème central de
l'analyse sociologique ?, *Revue Française de Sociologie*, 25, 1: 3-19.

TOURAINÉ A., WIEVIORKA M., DUBET F.

1984 *Le mouvement ouvrier*, Paris : Fayard.

WEBER M.

1922 *Wirtschaft und Gesellschaft*, Tübingen: Mohr; ed. it. 1961, *Economia e
società*, Milano: Edizioni di Comunità.

WHYTE W. F. (Ed.)

1991 *Participatory Action Research*, Newbury Park (CA): Sage.